

JULIETTE DROUET ET VICTOR HUGO, LES COMPAGNONS DU SIÈCLE

par Mme Florence NAUGRETTE

Professeur de littérature française, d'histoire
et de théorie du théâtre à Paris-Sorbonne

(Séance publique du 19 novembre 2022)

Raconter la vie de Juliette Drouet et Victor Hugo¹, c'est raconter le destin invraisemblable d'une petite bretonne orpheline indigente née sous le I^{er} Empire, mais dont les obsèques, sous la III^e République, furent un événement considérable. Entre temps, elle aura connu successivement les rigueurs du couvent, l'innommable prostitution, la vie de bohème, la courtisanerie, les feux de la rampe et la gloire théâtrale, le sacrifice de sa carrière, l'amour fou, le secret, la réclusion et l'obscurité, la jalousie et l'humiliation, l'exil et dans les dernières années, la vie commune et la reconnaissance publique, enfin !

C'est aussi raconter l'aventure passionnée d'un couple illégitime difficile à comprendre, et plus encore à juger avec nos critères d'aujourd'hui. Que peut nous inspirer, à nous, hommes et femmes du XXI^e siècle, cette relation entre une femme qui renonce à sa carrière par amour, certes, mais bien aussi un peu par intérêt, et un homme qui l'entretient, la surveille, la trompe, mais aussi la protège parce qu'elle est sa certitude et sa boussole ? Si cette relation est complexe à décrire, c'est que nous nommons différemment les mœurs d'autrefois. La « protection » des hommes envers leurs maîtresses entretenues nous apparaît comme une « emprise » d'un côté, une dépendance de l'autre. Les « amours ancillaires » nous apparaissent pour ce qu'elles étaient, du harcèlement et de l'abus de pouvoir. Quoi qu'on en pense, Hugo et Drouet n'ont pas vécu pendant cinquante ans leur relation volcanique en toute sérénité morale. Au contraire, leurs doutes,

¹ Florence Naugrette est l'auteur de *Juliette Drouet, compagne du siècle*, Flammarion, 2022.

questionnements et remises en cause sur leurs choix de vie amoureuse sont aussi intéressants, voire plus, que le jugement qu'on serait tentés de formuler nous-même sur eux.

C'est, enfin, raconter le XIX^e siècle tel qu'ils l'ont vécu, subi, tel qu'ils l'ont fait aussi : le siècle du romantisme et du positivisme, de la révolution industrielle, de la marche vers la République. Grâce aux quelque 22 000 lettres écrites par Juliette Drouet à son amant, qui forment un journal épistolaire, leur vie quotidienne m'est très bien connue ; elle donne à mon récit sa matière sensible. La vie de Juliette, telle que je la raconte, c'est donc aussi l'histoire politique, morale et sociale du XIX^e siècle : celle des guerres de Vendée, de l'essor du théâtre romantique, des révolutions littéraires et politiques, des maladies infectieuses du siècle - la tuberculose et le choléra - du long chemin vers la République, des fusillés de la Commune réprimée, des combats politiques de Hugo qu'accompagna Juliette en matière de justice, d'éducation, d'assistance sociale, d'éducation des enfants et de droit des femmes. C'est l'histoire de leur inscription individuelle dans une époque de misère et de progrès, où ils ont vécu exceptionnellement vieux, ont pu voir arriver la morphine pour soulager les douleurs, l'électricité pour remplacer l'éclairage au gaz, le train pour raccourcir les trajets, le télégraphe pour communiquer plus vite, le ballon pour conquérir les airs, tous deux se passionnant pour toutes ces nouveautés. C'est cette triple histoire, d'une femme, d'un couple et d'un siècle, que je raconte dans ce livre.

Pour la situer dans la chronologie de leur vie personnelle, du romantisme et du siècle des révolutions, je vous propose de retracer la vie de Juliette Drouet en quelques grandes dates, qui vous donneront une idée de son destin romanesque et de son inscription dans l'histoire.

12 septembre 1807 : son père meurt quelques mois après sa mère. Juliette est orpheline à seize mois ; elle était née en 1806 à Fougères près de Rennes, sous le nom de Julienne Gauvain. Son père, un ancien chouan, et sa mère, tous deux artisans toiliers, vivaient avec leur famille de quatre enfants dans 27m². Devenue orpheline, Juliette échappe à l'hospice, où sont placées ses sœurs, en étant recueillie par son oncle militaire et sa tante.

1816 : montée à Paris avec cet oncle et cette tante qui ne tardent pas à se séparer, Juliette entre au couvent, dans le quartier des Feuillantines, non loin de la maison où Victor Hugo lui-même, alors enfant lui aussi, a passé une partie de son enfance.

1821 : elle sort du couvent où elle n'a pratiquement rien appris. Elle a quinze ans, elle est splendide. Ce dont elle vécut après, elle ne la racontera jamais, mais à mots couverts, et sous la métaphore du « ruisseau » où elle était tombée, on comprend que ce fut de la prostitution.

1826 : elle donne naissance à une petite fille, Claire. C'est la fille du grand sculpteur James Pradier, dont elle fut la maîtresse occasionnelle, et peut-être (mais ce n'est pas certain) le modèle. Dans son atelier, elle a connu la vie de bohème. Au lieu de se préoccuper de son enfant, née par accident, Juliette la place en nourrice à la campagne. Loin de vouloir se faire épouser par Pradier, elle s'amourache d'un médecin, Scipion Pinel, fils du grand aliéniste fondateur de l'hôpital de la Salpêtrière Philippe Pinel. Pour la couvrir de cachemires et de bijoux, le jeune père de famille fait des folies et s'endette. La justice à leurs trousses, les deux jeunes amants fuient la France pour l'Allemagne.

Décembre 1828 : poussée par Pradier – qui de loin suit ses frasques –, à gagner enfin sa vie honnêtement, Juliette fait ses débuts d'actrice à Bruxelles. Puis elle revient à Paris, où elle grimpe les échelons rapidement, passant du vaudeville au mélodrame, du mélodrame au drame, du Théâtre du Vaudeville à la Porte-Saint-Martin et à l'Odéon, de Scribe à Victor Hugo.

C'est à la Porte-Saint-Martin, où elle interprète les jeunes premières au côté de Mlle Georges qui joue les reines, que Juliette rencontre Hugo, en 1833. Après avoir joué un petit rôle dans *Lucrèce Borgia*, être tombée dans ses bras pendant les répétitions, Juliette, ayant travaillé toute l'année comme une folle, chute dans le rôle de jeune première que Hugo écrit pour elle dans *Marie Tudor*. À la Porte-Saint-Martin, les deux amants sont dans le collimateur de leurs camarades : Hugo est alors en proie à la rivalité de Dumas, à la défiance du directeur qui trouve ses exigences de mise en scène ruineuses, et Juliette à la jalousie de Mlle George et de l'actrice maîtresse de Dumas qui convoite son emploi. Victime de leurs vexations répétées, sous les feux de la curiosité médiatique parce que sa liaison avec Hugo fait les choux gras de la presse à scandale, Juliette perd ses moyens et chute dès la Première ; remplacée par la maîtresse de Dumas, elle entame sa descente aux enfers professionnelle.

Été 1838 : Juliette et Hugo sont en voyage, elle rêve de jouer la Reine de *Ruy Blas* qui doit être créé à la rentrée ; Hugo le lui a promis.

Cela fait cinq ans qu'elle est sa maîtresse, cinq ans qu'elle a perdu ses habitudes de courtisane entretenue dans le luxe et troqué son train de vie dispendieux pour une existence modeste et frugale, cinq ans qu'elle s'enivre des baisers de son génial amant, qu'elle espère (en vain) avoir un enfant de lui, qu'elle réclame ses caresses autant qu'elle lui prodigue les siennes, dont il raffole, cinq ans qu'elle espère remonter sur les planches pour ne plus dépendre de lui, mais qu'elle n'ose pas franchir le pas, ou fait le héron de La Fontaine quand on lui propose des rôles dans des genres inférieurs qu'elle trouve au-dessous de sa dignité. Hugo ne l'encourage guère : il est jaloux, et craint pour elle – autant dire pour lui – les mœurs trop libres du théâtre. L'occasion vraiment sérieuse de remonter sur scène se présente avec son engagement au Théâtre de la Renaissance, que Hugo vient de fonder avec Dumas : sur son contrat, Juliette s'est engagée à jouer les jeunes premières, dans les pièces de son choix. Elle s'apprête à son grand retour dans la Reine de *Ruy Blas*. Oui mais voilà, Mme Hugo, tandis que Juliette et Victor sont en voyage d'été, circonvient le directeur du théâtre, et le convainc de ne pas confier le rôle de la reine à la maîtresse notoire de son mari. Quand celle-ci apprend qu'elle ne sera pas Maria de Neubourg, tous ses espoirs s'effondrent : elle refuse des rôles plus modestes que lui proposent les directeurs du théâtre, et se saborde.

Son renoncement à sa carrière, Hugo le lui fait signer cette nuit de novembre 1839 où il contracte avec elle un mariage symbolique : en échange, il s'engage à les entretenir jusqu'à la fin de ses jours, elle et sa fille Claire, dont Hugo devient le père de substitution.

9 septembre 1843 : sur la route du retour de leur voyage dans les Pyrénées, Hugo et Juliette sont dans un café, à Rochefort. Ils attendent la diligence pour La Rochelle, qui part dans quatre heures. Comment s'occuper d'ici là ? On est en début d'après-midi. Juliette avise un café. Face à la dame du comptoir, un jeune homme fume, et lit. Ils s'installent dans un coin tranquille, sous un petit escalier en colimaçon. Leur bière servie, ils choisissent chacun un journal. Juliette prend *Le Charivari*, pour se distraire. Victor se met à parcourir *Le Siècle*, pour s'informer. Soudain, penché vers elle, il lui tend l'article qu'il vient de lire dans les « Nouvelles diverses », et dit : « Voilà qui est horrible ! ». Ce que raconte le journal, c'est la mort de Léopoldine, la fille aînée de Victor, noyée quelques jours plus tôt à Villequier. L'enterrement a déjà eu lieu, sans lui. Pendant trois ans Hugo sera incapable de se rendre sur la tombe, avant un événement déclencheur qui redouble le deuil familial : Claire Pradier meurt de la tuberculose trois ans plus tard, au même âge que Léopoldine.

24 février 1848 : la Révolution éclate. Juliette est effrayée par le spectre rouge, et ironise sur « la République démocratique et sauciale », comme elle dit, ses clubs et ses militantes féministes, mais elle répercute à Hugo les histoires des familles malheureuses de ses voisins et amis qui sombrent dans la misère, ou sont victimes de la répression ; en tant que représentant du peuple, Hugo fait ce qu'il peut pour leur venir en aide et les sortir du besoin ou des griffes de la justice.

1851 : l'année de tous les dangers, Juliette apprend son infortune. Cela fait sept ans que Hugo la trompe avec une jeune femme mariée, à peine plus âgée que Léopoldine : jalouse de Juliette, Léonie Biard lui envoie les lettres enflammées qu'elle a reçues de leur amant commun. Juliette comprend alors enfin pourquoi la surveillance étroite que lui avait imposée Hugo après leur mariage symbolique (interdiction de sortir seule, d'ouvrir son courrier sans lui) s'était relâchée depuis sept ans et pourquoi il se montrait beaucoup moins empressé, prétextant une hygiène de vie stricte réclamée par ses nouvelles fonctions d'académicien et de Pair de France. Désespérée, elle n'en continue pas moins à se dévouer à lui corps et âme, le soutient pendant l'été 1851 où il prononce son fameux discours contre « Napoléon-le-Petit », le sauve après le coup d'État de décembre en lui trouvant des planques, un faux passeport et un déguisement d'ouvrier pour passer la frontière. Puis elle le rejoint en exil à Bruxelles, emportant avec elle la malle aux manuscrits qui contient les dessins composés chez elle, les premiers poèmes des *Contemplations* et la première version des *Misérables*.

Été 1852 : après avoir pris le train pour le rejoindre dans son premier exil, c'est le bateau qu'elle prend pour le suivre dans le second. En mettant le pied sur le quai de Saint-Héliier, à Jersey, elle doit se diriger seule, avec sa servante, vers son petit hôtel modeste, tandis que Hugo rejoint sa femme, ses fils et sa fille Adèle dans une belle résidence. À Jersey, Hugo est la référence des proscrits. Juliette se méfie d'eux : elle les trouve souvent sales, ivrognes, irrespectueux, dangereux même, mais elle fait face, et finit par épouser leur cause.

Octobre 1855 : il faut déjà refaire ses bagages. Hugo, pour avoir apporté son soutien à des journalistes accusés d'avoir critiqué la politique étrangère de la reine Victoria, est expulsé de Jersey. À Guernesey, où il se réfugie, il achète une maison (Hauteville House), puis deux, pour sa famille, et pour Juliette, seule à rester fidèlement à son côté quand sa femme, ses fils et sa fille désertent souvent l'île, lassés d'un trop long exil. Juliette, tout au contraire, adore l'exil : c'est la période heureuse de sa vie, car les mondanités ne lui manquent pas. Elle a Hugo presque pour elle toute seule, et ignore ses amours

ancillaires ou s'aveugle elle-même à leur sujet. Il suffit à son bonheur d'organiser chez elle de bons petits repas hebdomadaires, où elle invite les fils Hugo et quelques amis choisis, de se promener le plus souvent possible avec lui dans la lande ou à flanc de falaise et, surtout, de copier son œuvre, si riche pendant l'exil où il compose successivement le pamphlet *Napoléon-le-Petit*, les recueils satirique des *Châtiments*, lyrique des *Contemplations*, épique de *La Légende des Siècles*, l'essai autobiographique *William Shakespeare*, les romans d'aventure sociaux et philosophiques *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer*, *L'Homme qui rit*.

De toutes les œuvres de Hugo, *Les Misérables* sont celle qui inspire à Juliette le plus grand sentiment de proximité, voire de possession. Quand Hugo en rouvre le manuscrit en 1860, après douze ans d'abandon puisqu'il en a interrompu l'écriture avec la révolution de 1848, Juliette jubile à l'idée de retrouver Jean Valjean, Cosette, Marius, Fantine, Javert, les Thénardier. Elle en est pour partie l'inspiratrice : elle a prêté son enfance orpheline à Cosette, ses souvenirs de couvent à l'épisode du Petit-Picpus, sa déchéance dans les bas-fonds de la prostitution à Fantine ; Hugo a choisi la date de leur première nuit, le 16 février 1833, pour marier Cosette et Marius. Aussi, lors du banquet que les éditeurs des *Misérables*, en septembre 1862, à Bruxelles, offrent aux journalistes, artistes et hommes politiques républicains proches de Hugo, la femme à qui Hugo demande de l'accompagner, non pas à la table, mais cachée derrière un rideau, dans les communs, ce n'est pas son épouse, restée à Guernesey alors qu'elle avait été invitée, c'est Juliette, qui, au retour, depuis Guernesey, décrit ainsi la scène : « Il y a aujourd'hui quinze jours que déjà commençaient à bourdonner autour de toi, à Bruxelles, toutes les abeilles de l'intelligence venues exprès t'apporter leur tribut d'admiration, ce doux miel de la gloire [...] jamais depuis Christ, on ne vit rien d'aussi grand, d'aussi auguste, d'aussi saint et d'aussi splendide que cette *CENE* sublime où le pain de l'âme et le pain du corps abondaient comme dans le banquet de l'homme Dieu. Et dire que j'ai vu toutes ces choses ! que j'ai entendu toutes ces harmonies ! que je me suis pénétrée de tous ces parfums de l'esprit et du génie et que je n'en ai pas été frappée de cécité et de mutisme pour le reste de mes jours comme une infime mortelle que je suis, voilà le miracle du miracle² ! »

² Juliette Drouet à Victor Hugo, 30 septembre 1862 [Transcription de Camille Guicheteau assistée de Guy Rosa], site Juliette Drouet, *Lettres à Victor Hugo*, www.juliettedrouet.org

On peut trouver ce style hyperbolique et s'offusquer de l'excessive oblation dont il procède. Ce serait ne pas comprendre que Juliette se satisfait très bien de cette discrétion.

5 septembre 1870 : Juliette et Victor, sitôt l'annonce de la chute de l'Empire confirmée, ont pris le train Bruxelles-Paris. À la Gare du Nord, une foule en liesse attend le grand héros national de la résistance à Napoléon III. Fidèle à sa promesse, Hugo n'avait pas remis les pieds dans sa patrie depuis dix-huit ans ; Juliette non plus. Madame Hugo est morte deux ans plus tôt, réconciliée avec Juliette dont elle avait fini par se faire une amie. Pour autant, il n'est toujours pas question d'habiter ensemble : il s'installe rue de La Rochefoucauld, et elle presque en face, rue Pigalle. C'est là qu'il tient pratiquement table ouverte pour des dîners quasi quotidiens, entre dix et quinze personnes entassées dans la petite salle à manger de Juliette qui devient l'hôtesse du Tout-Paris artistique, journalistique, littéraire et politique.

Août 1872 : on repart pour Guernesey ! Juliette exulte de retrouver son petit paradis ! Les raisons pour lesquelles on y retourne en villégiature sont multiples : Hugo et Juliette y ont gardé leurs maisons respectives ; Juliette ne cesse de réclamer qu'on y retourne ; Hugo a besoin de repos et de se changer les idées après les deux années très rudes qu'il vient de passer : d'abord le siège de Paris, puis la mort de son fils Charles, enterré le premier jour de la Commune ; aussi son combat pour l'amnistie des Communards, qui lui vaut de nombreuses hostilités ; enfin l'envie, née de la Commune, précisément, d'écrire un roman historique sur la Révolution française. Ce sera *Quatrevingt-Treize*. Pour écrire un roman, œuvre au long cours, il faut du calme. D'où leur long séjour à Guernesey, qui durera un an. Le 7 août 1872, donc, on prend le train jusqu'à Granville, et le lendemain on embarque pour Jersey, puis Guernesey. La petite famille comprend : Juliette, Victor et leurs servantes respectives, les petits-enfants de Hugo (Georges et Jeanne), leur mère Alice, et une nouvelle venue, la jeune Blanche. Celle-ci a été adoptée par la meilleure amie de Juliette, Mme Lanvin (aïeule de la future couturière Jeanne Lanvin). Elle est intelligente, sait lire et écrire, travaille donc à la fois au service de Juliette (pour le ménage) et de Hugo (pour la copie). À Guernesey, pendant cette année où il compose *Quatrevingt-Treize*, Hugo entreprend sa conquête : c'est le début d'une histoire d'amour réciproque dévastatrice pour Juliette, qui finit par chasser la jeune fille, sans se douter que la liaison se poursuivra dès leur retour à Paris, à son insu, pendant sept ans.

19 septembre 1873 : cela fait un bon mois que Hugo et Juliette sont revenus de Guernesey. Il a fini son roman et veille sur son second

fil, François-Victor, dont la santé est chancelante. En rentrant un soir, Hugo trouve la maison vide : Juliette est partie sans laisser d'adresse ; désespéré, il la cherche partout, en vain, dans Paris, note dans son agenda qu'il a perdu son âme ; pendant plusieurs jours son anxiété est à son comble, jusqu'à ce qu'il reçoive des nouvelles de Bruxelles : des amis lui écrivent que Juliette y a trouvé refuge. Ayant découvert une lettre passionnée d'une déséquilibrée adressée à Victor, Juliette, pour qui la coupe est pleine, s'est enfuie, mais elle cède aux supplices de Hugo, qui vient la chercher au train une semaine plus tard. On jure des deux côtés : elle, de faire taire tous ses soupçons ; lui, de rester fidèle. Les serments n'engagent que ceux qui y croient. La conséquence de cette crise, c'est que désormais, Hugo et Juliette vont vivre ensemble. Elle acquiert ainsi une reconnaissance sociale qui lui avait toujours manqué jusqu'ici, connaît les joies d'être grand-mère puisque la belle-fille d'Alice, même une fois remariée, continuera d'habiter avec les petits-enfants dans la même demeure puis dans la maison mitoyenne de Juliette et Victor ; Juliette recommence à recevoir chez elle le Tout-Paris politique, artistique et littéraire, qui se presse chez Hugo désormais sénateur, et grande figure de la gauche républicaine. Avec ses amis, il milite pour l'amnistie des communards, pour la liberté des peuples, pour l'école publique, laïque et obligatoire, pour l'abolition de la peine de mort, pour l'assistance publique, pour l'émancipation des femmes.

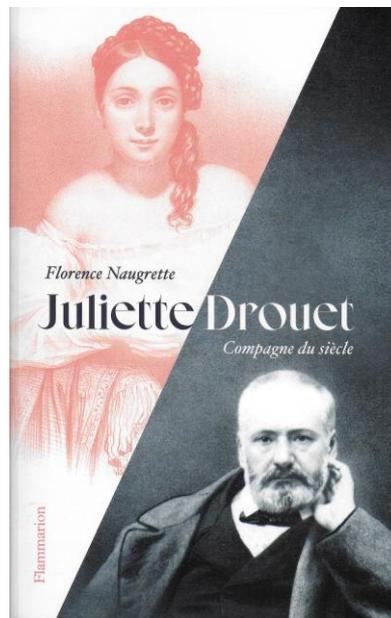
27 juin 1878 : après une réunion politique qui s'est tenue chez lui, particulièrement échauffée, Hugo fait un accident vasculaire cérébral. Juliette l'avait prévenu, à 76 ans, et depuis des années déjà, il présumait de ses forces : trop de politique, trop de mondanités, trop d'invitations, trop de soucis, trop d'infidélités. Pour retrouver le repos, et se refaire une santé, la famille se ligue et le force à repartir quelques mois à Guernesey. Pour Juliette, ces quelques mois sont infernaux : elle découvre des carnets cryptés en espagnol où Hugo a noté toutes ses bonnes fortunes ; la preuve s'y trouve que la liaison avec Blanche ne s'est jamais interrompue. Colère, désespoir, menaces, supplications, Juliette mène à Hugo convalescent une vie infernale, et redoute le retour à Paris. Un temps même, elle et lui envisagent qu'elle ne rentre pas, et qu'elle passe le restant de ses jours dans sa maison de Guernesey. Mais leur attachement reste toujours aussi fort, et elle se décide à revenir avec lui à Paris.

12 juillet 1881, avant-veille de la fête nationale : le tronçon de l'avenue d'Eylau où ils habitent est rebaptisé « avenue Victor Hugo » de son vivant, et pour les deux années qui lui restent à vivre, elle recevra donc son courrier à cette adresse « Madame Drouet, avenue

Victor Hugo », et lui à cette adresse : « M. Victor Hugo, en son avenue ».

Ainsi résumé, cet amour à dormir debout peut nous inspirer, selon la sensibilité de chacun d'entre nous, admiration, indignation, effroi ou compassion. Sa dimension romanesque, voire héroïque, n'est pas le seul objet de mon livre. J'ai voulu aussi y donner à voir, écouter et sentir l'épaisseur sensible du siècle des révolutions, tel que Juliette l'a traversé, subi, observé, et tel qu'elle le raconte, avec un talent fou, dans les vingt-deux mille lettres qu'elle a écrites à Hugo, pendant cinquante ans, de leur rencontre à la mort. Ces lettres, mine d'informations pour un historien, sont par leur nature et leur fonction mêmes une porte d'entrée dans le siècle des révolutions, une machine à remonter le temps. Parce qu'il l'entretenait, et pour qu'elle ne s'ennuie pas, Hugo exigeait de Juliette qu'elle lui écrivît au minimum une lettre par jour. Elle devait y consigner l'emploi qu'elle faisait de l'argent qu'il lui donnait ; ses activités quotidiennes (toilette, ménage, cuisine, promenades, lectures de livres et de la presse, copie, visites à sa fille ou à ses amies) ; ses états d'âmes : comme à un confesseur, elle devait tout lui dire, son amour, ses désirs, ses joies, mais aussi sa jalousie, ses plaintes et ses mauvaises pensées. Avec le temps, Juliette, à qui Hugo donne à lire Mme de Sévigné, les classiques, ses propres œuvres et la littérature contemporaine, acquiert une plume acérée, vive, et imaginative. Elle ne se contente pas de raconter ses journées, déclarer son amour, laisser percer sa jalousie et se plaindre ; elle analyse aussi, avec un mélange charmant de naïveté et de pénétration, les hypocrisies mondaines, la comédie des honneurs, les vices à la mode, les rapports de classe et jusqu'aux œuvres de Hugo, dont elle est la copiste et la première lectrice. Elle dépeint et caractérise leurs fréquentations, juge les actrices et les acteurs, sonde les cœurs des membres de la famille, éreinte les politicards et les académiciens, fait l'éloge des bons amis, avec un art très sûr du portrait. Elle philosophe, aussi, sur la Providence divine qui les a destinés l'un à l'autre, sur le libre-arbitre qui la laisse seule devant les choix difficiles, sur la noirceur de la nature humaine, sur la puissance de leurs filles mortes à leur servir d'anges gardiens, qu'elle oppose aux diableries impies des tables tournantes. Elle s'émerveille ou s'inquiète des progrès de la science, trouve funèbre l'art de la photographie voué à transformer les vivants en fantômes, se méfie des médecins, avec leurs « purgonnades » et leurs remèdes « diafoiriques », s'enthousiasme pour les voyages en bateaux à vapeur, accompagne Hugo à l'Exposition universelle. Dans cette mine de renseignements que le journal épistolaire de Juliette me livrait, comme dans toutes les autres

sources à ma disposition (carnets de Hugo, articles de presse, archives paroissiales, registres des théâtres, témoignages), il m'a fallu choisir, comprendre, dérouler des fils, trouver ma voie et faire entendre ma voix, dire le vrai, sans rien maquiller, tout en respectant le droit moral des morts. Cette aventure littéraire, scientifique et morale, qu'est l'écriture d'une biographie, je l'ai entreprise encouragée par Hugo lui-même, qui laissa à Juliette le soin de laisser à la postérité la trace intime, et parfois infime, de leur vie, écrite par la seule personne qui pouvait s'autoriser un discours de franchise et de vérité à l'égard de celui que ses contemporains avaient fini par surnommer « l'homme-siècle ». Le génie de cet homme, qu'on connaît si bien, fut aussi d'avoir aimé cette femme, ce qu'on sait moins.



Juliette Drouet, compagne du siècle, Flammarion, 2022.